

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1848-1849 : L'exil en Angleterre](#)[Collection](#)[1849 \( 1er janvier - 18 juillet\) : De la Démocratie en France.](#)[Guizot reprend la parole](#)[Item](#)[Kimbolton Castle, Mardi 20 mars 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## **Kimbolton Castle, Mardi 20 mars 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven**

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### **Les folios**

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

### **Les mots clés**

[Absence](#), [histoire](#), [Histoire \(France\)](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique internationale](#)

### **Relations entre les lettres**

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet. □

### **Présentation**

Date 1849-03-20

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

### **Information générales**

Langue Français

Cote 2290, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 11

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

Kimbolton Castle. Mardi 20 mars 1849.

20 mars ! Quel jour, il y a 35 ans! Louis XVIII avait fui de Paris dans la nuit. Napoléon y entra le soir. très tard, et en se cachant, quoique le maître. Trois

trônes sont tombés à Paris depuis ce jour-là. Trois Rois ont fui de nouveau. Et qui sait ?

Merci de votre lettre. Je l'avais ce matin, à 5 heures et demie. Vous d'abord. et puis des nouvelles. Mais voici un grand déplaisir. Il m'est absolument impossible d'en finir aujourd'hui avec les papiers. Il y en a plus que je n'en attendais. Il me faut la journée de demain. Et Guillaume aura à copier sans relâche pendant ces deux jours. Je ne puis pas être venu ici pour n'en pas remporter ce que j'y ai trouvé. J'en partirai après-demain Jeudi, vers 10 heures du matin, pour être à Bedford à onze heures trois quarts, à Londres à 3, à Brompton à 4, et chez vous le soir avant 8 heures. Pouvez-vous m'envoyer votre voiture à 7 heures et demie ? Je vous écrirai encore demain. J'ai deux déplaisirs, le mien et le vôtre. Ce serait bien pis si je n'en avais qu'un. Je travaille depuis ce matin. Il n'y a pas moyen. Le manifeste de la Rue de Poitiers est ce que j'attendais. Une sonate sans défaut. L'impression universelle sera celle-là. Par conséquent complète impuissance, ce qui n'est jamais bon pour des hommes importants. Il faut parler pour tous, ou parler seul et pour soi seul. Mais parler tous ensemble et tous du même ton, c'est si impossible que cela devient ridicule, quelque irréprochable que soit le ton. Je suis toujours sans nouvelles de Paris. Ce qui fait que j'en suis chaque jour plus curieux. Ce voyage m'a fort dérangé. Si je n'avais pas quitté Brompton, ce que j'ai à écrire eût été écrit cette semaine.

Je crois à l'arrangement des affaires de Sicile. Les Siciliens se résigneront. Le monde a vu des fanatismes qui ne se résignaient pas et qui résistaient, même sans chances de succès. Mais aujourd'hui ce n'est pas au fanatisme, c'est à la folie que nous avons à faire. La folie se décourage bien plutôt. Le Roi de Naples donne aux Siciliens tout ce à quoi ils ont droit, et peut-être plus qu'ils ne pourront porter. Mais cela n'en fera pas moins pour l'Angleterre, en Sicile l'effet d'un abandon honteux après une provocation coupable. Je suis, quant à la situation du cabinet, de l'avis de Peel qui en sait plus que moi. Et c'est l'avis que je trouve ici, parmi deux ou trois hommes simples et sensés qui vivent loin des Affaires. Quand les hommes simples et les hommes d'esprit sont du même avis, ils sont probablement bien près de la vérité. Pourtant je parierais pour le maintien. Adieu. Adieu. Cela me déplaît beaucoup de voir les jours s'écouler. Vous partirez dans onze jours, et je serai plus de six semaines, sans vous voir. Ecrivez-moi encore un mot demain. Je l'aurai après-demain à 8 heures et demie, et je ne partirai qu'à 10. Adieu. Adieu.

G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Kimbolton Castle, Mardi 20 mars 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1849-03-20.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 09/05/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/2712>

## Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mardi 20 mars 1849

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Clarendon

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionKimbolton Castle

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 18/10/2021 Dernière modification le 18/01/2024

---

2290

Kimbolton-Castle. North  
20 mars 1849.

20 Mars ! Deux jours, il y a 35 ans ! Louis XVIII, avoit fui de Paris dans la nuit. Napoléon y entroit le soir, très tard, et en le cachant, quoique le maître. Trois trônes sont tombés à Paris depuis ce jour là. Trois Rois ont fui de nouveau. Et qui sait ?

Merci de votre lettre. Je l'ai vu ce matin à 8 heures et demie. Vous l'avez, et puis des nouvelles. Mais voici un grand déplaisir. Il m'est absolument impossible d'en finir aujourd'hui avec les papiers. Il y en a plus que je n'en attendais. Il me faut la journée de demain. Et Guillaume aura à copier sans relâche pendant ces deux jours. Je ne puis pas être venue ici pour ne pas rapporter ce que j'y ai trouvé. J'en partirai après demain Jeudi, vers 10 heures du matin, pour être à Bedford

à onze heures, trois quarts, à Londres, à 3,  
à Proumpton à 11, et chez vous, le soir avant  
8 heures. Pourriez-vous m'envoyer votre voiture  
à 7 heures, et demi? Je vous l'écrivais encore  
demain. J'ai deux déplorables, la maison et  
le vôtre. Le second bien pis si je n'en  
avais qu'un. Je travaille depuis ce matin.  
Il n'y a pas moyen.

Le manifeste de la Rue de Portiers  
est ce que j'attendais. Une sonate sans  
défaut. L'impression suiveuse sera celle  
d'ici. Par conséquent complète impuissance,  
ce qui n'est jamais bon pour les hommes  
importants. Il faut parler pour tout, ou  
parler seul et pour soi seul. Mais  
parler tous ensemble, et tous du même  
ton, c'est si impossible que cela devient  
ridicule, quelque inépuisable que soit  
le ton. Je suis toujours sans nouvelles  
de Paris. Ce qui fait que j'en suis chaque  
jour plus curieux. Le voyage m'a fort  
dérangé. Si je n'avais pas quitté  
Proumpton, ce que j'ai à écrire eût été

l'écrit cette semaine.

Je vois à l'arrangement des affaires de  
Sicile. Les Siciliens se résignent, le monde  
se va des fanatismes qui ne se résignent  
pas et qui résistent, même sans ébran-  
les. Mais aujourd'hui, ce n'est pas un  
fanatisme, c'est à la folie que nous avons  
à faire. La folie le décourage bien plutôt.  
Le Roi de Naples, donne aux Siciliens tout  
ce à quoi ils ont droit, et peut-être plus,  
qu'ils ne pourront porter. Mais cela ne  
fera pas moins pour l'Angleterre, en Sicile,  
l'effet d'un abandon honteux après une  
provocation coupable.

Je suis, quant à la situation du Cabinet,  
de l'avis de Peel qui en sait plus que moi.  
C'est l'avis que je trouve ici, parmi deux  
ou trois hommes, simples et sûrs, qui vivent  
loin des affaires. Quand les hommes, simples  
et les hommes d'esprit sont du même avis,  
ils sont probablement bien près de la vérité.  
Pourtant je parierais pour le maintien.  
Adieu. Adieu. Cela me déplaît beaucoup

Je vois les jours s'écouler. Vous partirez dans  
vingt jours, et je serai plus de six semaines  
sans vous voir. Écrivez-moi encore un mot  
demain. Je l'aurai après demain à 8 heures  
et demie, et je ne partirai qu'à 10. Adieu,  
Adieu.

